

Beaucoup d'argent pour l'agent Gibson

Cloué au pilori par Jacques Vergès, Gibson est grillé. Tout le monde pense qu'il est un traître. Il ne reste alors qu'une solution à ce militant de la gauche révolutionnaire qui a rencontré Castro et Che Guevara : se conformer à la rumeur.

[Patricia Neves](#)

15 août 2025 à 09h54

New York (États-Unis).— Dans les rues des quartiers ouest de Philadelphie, en 1941, les enfants jouent tous ensemble, qu'ils soient irlandais, italiens, juifs ou noirs. Richard Gibson a 10 ans mais il sait déjà une chose : des lignes invisibles le séparent de ses camarades. Alors, il fuit le quartier dès qu'il en a l'occasion, s'éloigne le plus possible des États-Unis et des lois de la ségrégation. Lorsqu'il rejoint Jacques Vergès et la rédaction du magazine *Révolution africaine* à Alger, en 1962, il arrive avec un solide CV de militant. Son principal fait d'armes a eu lieu quelques mois plus tôt.

Au printemps 1961, Gibson est auditionné devant le Sénat des États-Unis pour son rôle dans la création et la direction du Fair Play for Cuba Committee (FPCC), un comité procubain qui présente, selon les élu-es, un risque sécuritaire pour le pays. « *Je dois dire que je suis très préoccupé de la sécurité [du pays], du moins de ma propre sécurité, étant noir* », rétorque Gibson.

La crise des missiles de Cuba n'a pas encore éclaté mais la petite île et son régime communiste apparaissent d'ores et déjà comme l'un des ennemis de Washington. Au moins, à Cuba, « *la police n'envoie pas de chiens contre les Noirs* », poursuit Gibson devant le Sénat. « *Je vous suggère d'enquêter sur les activités du Ku Klux Klan. [...] Pourquoi ne pas enquêter sur la CIA, ajoute-t-il, qui a tant contribué à porter le prestige mondial des États-Unis à son plus bas niveau ?* »



© Illustration Eugénie Lavenant pour Mediapart

En 1961, Gibson a tout juste 30 ans. Il a déjà rencontré Che Guevara et Fidel Castro. Il appartient à la gauche révolutionnaire. Quatre ans plus tard, en mai 1965, il décide pourtant de tout arrêter. Il devient officiellement un informateur de la CIA. « *Je suis heureux que vous ayez reçu au moins une de mes lettres, écrit-il à l'agence. Actuellement, ma couverture est aussi légère que [les habits neufs de l'Empereur](#). [...] Si je parviens à Alger à temps [...], après avoir relancé quelques contacts à Paris, ma situation s'améliorera.* »

Un secret bien gardé

Parmi les dizaines de milliers d'archives de la CIA rendues publiques récemment sur décret du président Donald Trump, il y a des histoires qui n'auraient jamais dû voir le jour. Des histoires de trahison, de mensonge, d'argent, mais aussi de « plaisir du jeu ». « *Normalement, une source comme celle-là, comme Gibson, la CIA n'aurait jamais permis qu'elle soit révélée, explique à Mediapart Arturo Jimenez-Bacardi, chercheur au [National Security Archive](#). Ce genre de détail est très rare.* »

D'autant plus rare que l'identité de Gibson, dans les années 1960, est soigneusement tenue secrète. Y compris au sein de la CIA, où il apparaît sous différents pseudonymes : « Sugar », ou encore « Frédéric Dominique ».

Les équipes qui auront à évaluer son travail débattront longtemps de ce qui motive réellement leur nouvelle recrue. « *Je doute que nous ayons vraiment deviné [ses] motivations* », lit-on dans une note interne de 1971, qui présente « *le meilleur aperçu* » dont dispose la CIA sur Gibson : un « *sujet énigmatique* ».

À l'hiver 1965, Gibson est convoqué par le bureau de la CIA à Londres, où il est contraint de se réfugier. À Paris, personne ne lui donne de travail. « *J'aimerais creuser un peu. Aller à Alger, parler à des gens là-bas ; apparemment, ils ont beaucoup d'informations sur Vergès.* »

Gibson ne cache pas sa colère. Il a été licencié quelques mois plus tôt par Vergès, qui refuse de lui payer les salaires qu'il lui doit. Vergès l'accuse d'être un agent de la CIA. Or, Gibson ne commence à travailler avec les renseignements américains qu'en mai ou juin 1965. Soit bien après avoir été licencié.

« *Là, pour moi, c'est essentiel*, réagit Nils Andersson, un ancien du magazine *Révolution*. *Parce que j'ai la conviction qu'au moment où Gibson est à la rédaction, il n'est pas agent.* » C'est là, néanmoins, que l'énigme Gibson commence.

Gibson évolue dans un milieu pour lequel nous disposons actuellement d'une couverture très limitée.

La CIA dans une note de 1965

Dans une phrase perdue au milieu de milliers d'archives, on apprend que Gibson a en réalité « *fait une demande d'association* » avec la CIA dès « *1950* » et à nouveau en août 1962, juste avant de rencontrer Vergès. Les agents de la CIA qui l'ont interviewé en 1962 ont toutefois décrit Gibson comme quelqu'un d'« *opportuniste et sans aucune fibre morale* », selon les informations communiquées par Jane Roman, une agente qui occupe un poste stratégique au siège de la CIA.

Pourquoi l'agence change-t-elle d'avis ? Pourquoi recrute-t-elle Gibson en 1965 ? « *Ce qui est clair, c'est que Gibson évolue dans un milieu pour lequel nous disposons actuellement d'une couverture très limitée* », explique la CIA dans l'un de ses mémos de l'époque.

En 1965, Gibson se retrouve donc dans une situation où tout le monde se méfie de lui. Aussi bien Vergès que la CIA, qui le recrute mais le garde fiché. « *Nous continuerons à être des plus circonspects avec lui* », écrivent les agent-es qui n'excluent pas que Gibson puisse encore poser un risque sécuritaire. L'intéressé semble pourtant tout faire pour les rassurer. Il promet de tout dire, y compris si cela implique de trahir ses amis ou les lignes invisibles de sa jeunesse.

En attestent les « *cibles initiales* » listées dans le tout premier contrat de Gibson avec la CIA :

« *1. FLN, gouvernement algérien et cercles de l'édition* », dont Vergès.

« *2. Groupes afro [...], les jeunes, les syndicats, les féministes.* »

« *3. Partis européens pro-chinois.* » Car Gibson « *prétend avoir accès à Jacques Grippa* », un communiste belge.

Pour la CIA, en 1965, les raisons de la volte-face de Gibson sont simples : un, il a besoin d'argent ; deux, il veut se venger.

« *Le sens de l'aventure* », écrivent les agent·es en charge de son recrutement, mais aussi le plaisir du « jeu » sont « *un facteur important dans la motivation du sujet, que renforce son désir de tromper, de duper ceux qui, comme Vergès, l'ont exploité et trompé* ». Gibson, concluent-ils, a « *un profond mépris pour ces révolutionnaires professionnels qu'il qualifie, avec émotion, d'imposteurs* ».

La CIA satisfaite de sa recrue

Après des mois et des mois de procédures, Vergès est finalement « *disposé à trouver un accord à l'amiable* » avec Gibson concernant les salaires impayés. « *Gibson bien sûr est disposé à accepter l'accord, à condition qu'il inclue des excuses de la part de Vergès* », écrit dans un télégramme le chef du programme LCPIPIT, un programme secret de la CIA qui utilisait des journalistes – à l'instar de Gibson – comme informateurs.

« *Fort de ces excuses, Gibson pourrait alors dissiper les doutes persistants [...]. Il aurait également la satisfaction personnelle de forcer Vergès à ravalier ses paroles* », conclut le télégramme. La CIA ne le sait pas encore, mais Gibson ne se relèvera jamais vraiment « *du coup de couteau* » asséné par Vergès. Sa réputation de traître le suivra partout.

« *En 1967, se souvient Andersson, il y avait à Stockholm une conférence du [Tribunal Russell](#). Gibson était là. Je ne l'ai pas croisé, mais il était là. Tout le monde disait, "c'est un agent de la CIA". À partir de là, c'était fini, il ne pouvait plus rien faire.* » Mais pour le moment, Gibson y croit encore ou feint d'y croire. Et se montre très convaincant.

Il noue des contacts à Bruxelles notamment, auprès du Parti communiste local et de son leader, Jacques Grippa, qui lui prête un peu d'argent après la brouille avec Vergès et lui permet ainsi d'éviter « *la famine* ». Il informe aussi la CIA sur des citoyen·nes des États-Unis avec lequel·les il aurait pu avoir des contacts, à l'instar de Susan Frank ([lire le premier épisode de la série](#)), une militante communiste qu'il dit ne pas avoir rencontrée.

À la CIA, l'agent chargé de superviser Gibson se montre très enthousiaste par les premiers pas de sa recrue. Ce superviseur, qui apparaît dans les documents sous l'alias « Rufus Rodigast », se fait, lui aussi, passer pour un journaliste. Il est en poste à Paris. Gibson le connaît sous le nom de « Paul Weller ».

Gibson n'a pas vraiment besoin de travailler. La CIA paie très bien.

Les deux hommes évitent de se rencontrer dans la capitale française. Trop dangereux, ils fréquentent les mêmes cercles. Pour communiquer, ils prennent d'énormes précautions.

Ils ont un système de rendez-vous organisés à l'avance, à des heures et des lieux précis, et communiquent en cas de pépin par voie de petites annonces qu'ils publient dans les journaux de l'époque, l'*Algérien républicain* par exemple.

Gibson fait extrêmement attention. Il prend peu de notes écrites et garde toujours son petit carnet d'adresses dans la poche de son manteau. Il se montre aussi créatif. À défaut de pouvoir rencontrer Paul Weller à Paris, il propose notamment de le voir à Tanger. Il pourrait toujours prétexter « *qu'il travaille sur un article portant sur la communauté américaine* » qui y est expatriée. Le problème de Gibson, c'est qu'il n'arrivera jamais vraiment à « habiller l'empereur ».

Alors qu'il a travaillé à l'Agence France-Presse (dans les années 1950) puis à la télévision américaine (CBS, dans les années 1960), plus personne ne veut l'embaucher. En 1968, la CIA est même obligée de lui dénicher une pige insignifiante, dans la presse noire américaine, pour lui donner les apparences d'un vrai journaliste.

Gibson, de toute façon, n'a pas vraiment besoin de travailler. La CIA paie très bien. En 1965, à l'embauche, il percevait 500 dollars par mois (5 000 dollars environ aujourd'hui), puis est augmenté en 1967 et touche bientôt l'équivalent de 7 700 dollars actuels chaque mois. « *C'est très marquant, quand vous lisez les archives de la CIA, le gouvernement américain essaie aussi de garder cela secret : les sommes qu'il dépense pour ces opérations* », souligne pour Mediapart Arturo Jimenez-Bacardi.

De Siné aux Black Panthers

En tout, Gibson travaillera au moins sept ans comme informateur de la CIA. Durant cette période, de 1965 à 1972, ses missions ont constamment évolué. Elles suivent le cours de l'histoire. En 1967, au moment où il percevait sa première augmentation, il est entre autres chargé de « *renouveler ses contacts avec des éléments radicaux noirs américains* ». Il renseignera ainsi la CIA sur certains membres des Black Panthers, sur Angela Davis ou sur la famille de Martin Luther King. En 1971, la CIA envisagera également de le faire travailler sur MHCHAOS.

« *Richard, c'était quelqu'un d'incroyablement convaincant* », confie à Mediapart Diane Langford, une de ses anciennes amies, elle-même militante féministe et propalestinienne. « *Les accusations, il les tournait en dérision. "Bon, si je suis dans la CIA, ils ne paient pas beaucoup, n'est-ce pas ? Parce que vous savez, je ne suis pas riche. Je n'ai pas de belle maison." En fait, il avait une belle maison. [...] Il avait l'habitude d'y cuisiner. D'inviter des gens. Il avait trois enfants. Le premier s'appelait Frederick. Le deuxième Dominique [...]. Richard était très fier de ses compétences. Il pensait qu'il n'était pas assez reconnu pour ses écrits. Car personne ne voulait l'embaucher.* »

La première fois que Diane Langford entend parler des rumeurs, c'est en 1980. Elle « *n'y croi[t] pas* ». Mais après la publication des nouvelles archives de la CIA, autour de 2017, elle non plus ne peut y échapper. « *Je lui ai écrit, il ne m'a jamais répondu.* » Gibson a organisé le mariage de Diane Langford chez lui, au Royaume-Uni, dans les années 1960. Son salon avait été décoré pour l'occasion : avec des photographies de Marx, Engels, Lénine, Staline et Mao.

C'est par l'intermédiaire de Siné que j'ai obtenu ce job avec Vergès.

Richard Gibson à la CIA

À Londres, en 1965, devant les agents de la CIA qui le recrutent, Gibson s'épanche un peu – pas trop – sur son passé. « *Vous savez, beaucoup de ces enfants noirs ressentent un immense mur autour d'eux. J'ai grandi à Philadelphie. [...] Dans les quartiers ouest [...] il y avait des Blancs, des Irlandais, des Italiens, des Juifs, des Noirs. [...] Désormais le quartier est entièrement noir. [...] L'une des choses dont j'étais le plus conscient, même enfant, c'est que dans la plupart des villes américaines, il y a des lignes qui limitent l'expansion des Noirs.* »

Il ne dit rien de la mort de sa mère quand il avait 5 ou 6 ans, ni des liens distendus avec son père, un ancien facteur dont il ne connaît pas l'adresse. Gibson parle surtout de Vergès. Les

Américains veulent tout savoir. Les contacts à *Révolution* et les financements ; surtout les financements.

In Oct of 62 before I went to Algiers, ~~but~~ when I came to Paris I saw
^{Siné} Sinet who had a large amount of Algerian currency in his flat, ^{it was immense -} the
^{around million of Algerian francs.} the
closet shelves were covered with bundles of Algerian currency:
I met Sinet in New York when he came back from Cuba. He and his wife.
He came through FPCC office.
He asked me if I had time to help him change some of this money, which
as he claimed was given him by an Algerian friend who was going on
a world tour, ^{and} had brought it from Algiers, but banks ^{after independence} did not want to
change large amounts. ^{of Algerian money - would only take up to a certain amount.} He was sending it by various people to airport, etc.
small banks, to change a little at a time. ^{At a one-for-one rate.} This of course was part of
the money that Vergès got, I assume.

Entendu par la CIA à Londres, en 1965, Richard Gibson raconte sa visite à Siné, à Paris.

Gibson a de bonnes histoires à leur donner. Sur le dessinateur Siné par exemple, chargé en partie de rapatrier les fonds algériens du magazine : Siné « possédait d'importantes sommes d'argent [algérien – ndlr] dans son appartement », détaille Gibson devant la CIA. « Ses étagères étaient couvertes de liasses de billets. [...] J'ai rencontré Siné à New York [...]. Lui et sa femme étaient passés par le bureau du Fair Play for Cuba Committee. C'est par l'intermédiaire de Siné que j'ai obtenu ce job avec Vergès. »

Vergès, c'est une autre histoire, poursuit Gibson. « Il est très intelligent. [...] Il s'entoure de personnes qui sont plus vulnérables ; en situation de faiblesse par rapport à lui. Ce qu'il faut surtout lire chez Vergès, ce sont les éditoriaux. C'est la seule chose qui l'intéresse. Il a cette phrase [qu'il aime répéter – ndlr] : il vaut mieux avoir un échec lumineux qu'un succès qui manque de clarté... »

La dernière évaluation de Gibson par la CIA, au début des années 1970, sera cependant aussi sévère que le regard que ce dernier a pu porter sur ses anciens camarades. Gibson y est surnommé l'informateur « papillon » : « Les informations qu'il obtient initialement sur sa cible sont toujours très bien reçues et elles ouvrent l'appétit, mais à la fin, on reste toujours sur notre faim. »

Au fond, Gibson a peut-être réussi à garder sa ligne : il a dupé tout le monde. La CIA, aussi bien que Vergès.

Aux États-Unis, son nom est apparu dans la presse pour d'autres raisons. Dans les années 1960, il a été en contact avec Lee Harvey Oswald, le tueur présumé du président John Fitzgerald Kennedy...

[Patricia Neves](#)